

Second voyage  
à travers  
l'Amérique latine



LES POUCHES DU DIABLE

Ernesto Che Guevara

Second voyage  
à travers  
l'Amérique latine

Traduit de l'espagnol (Argentine)  
par MARTINE THOMAS

Préface d'Alberto Granado



## Du même auteur au Diable vauvert

JE T'EMBRASSE AVEC TOUTE MA FERVEUR RÉVOLUTIONNAIRE,  
lettres, 2021

VOYAGE À MOTOCYCLETTE, journal, 2021

JOURNAL DU CONGO, journal, 2022

JOURNAL DE BOLIVIE, journal, 2022

LA GUERRE DE GUÉRILLA, manuel, 2023

MARX ET ENGELS, UNE SYNTHÈSE BIOGRAPHIQUE, essai,  
2023

Titre original: OTRA VEZ. EL DIARIO DEL SEGUNDO VIAJE POR AMÉRICA  
LATINA (1953-1956)

ISBN: 979-10-307-0592-8

Copyright © 2011 Ocean Press, the Che Guevara Studies Center,  
Havana, and Aleida March. Original publication in 2021 by Seven Stories  
Press, Inc. on behalf of Ocean Press, Melbourne, Australia, and the Che  
Guevara Studies Center, Havana, Cuba. Direct all rights inquiries and  
permissions requests to [rights@sevenstories.com](mailto:rights@sevenstories.com).

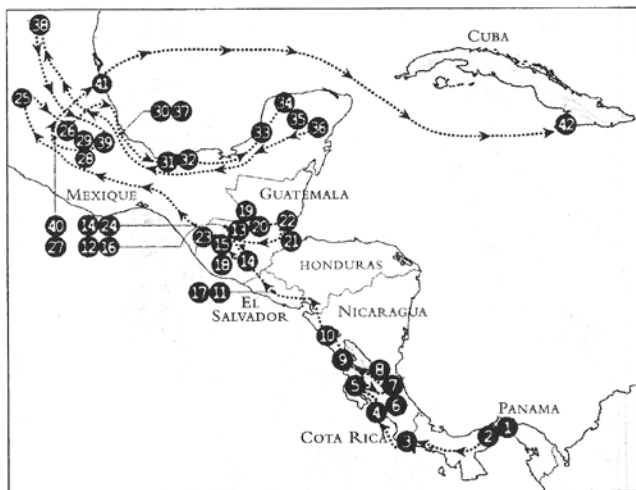
Published in Spanish by Seven Stories Press, Inc., New York and Ocean  
Sur, Melbourne as *Otra Vez*.

© Éditions Au diable vauvert, 2024, pour la présente édition

Au diable vauvert  
La Laune 30600 Vauvert  
[www.audiable.com](http://www.audiable.com)  
[contact@audiable.com](mailto:contact@audiable.com)

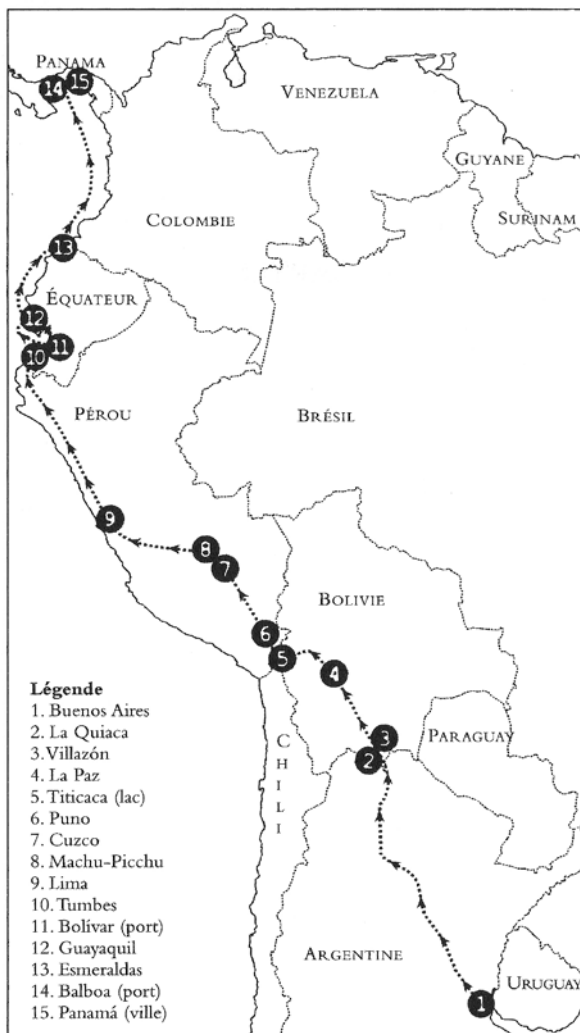
# Sommaire

Cartes .....	7
Avertissement .....	9
Hommage d'Alberto Granado .....	11
SECOND VOYAGE À TRAVERS L'AMÉRIQUE LATINE ....	19
Annexes .....	153
Notice biographique .....	233



### Légende

- |                       |                            |                             |
|-----------------------|----------------------------|-----------------------------|
| 1. Balboa (port)      | 15. Tiquisate              | 29. Iztaccihuatl (5 286 m)  |
| 2. Panamá (ville)     | 16. Guatemala (ville)      | 30. Veracruz                |
| 3. Golfitov           | 17. San Salvador           | 31. Catemacos (lac)         |
| 4. Puntarenas         | 18. Santa Ana              | 32. Coatzacoalcos (rivière) |
| 5. San José           | 19. El Progreso            | 33. Campeche                |
| 6. Liberia            | 20. Jalapa                 | 34. Mérida                  |
| 7. Alajucla           | 21. Quiriguá               | 35. Uxmal                   |
| 8. La Cruz            | 22. Puerto Barrios         | 36. Chichén-Itzá            |
| 9. Rivas              | 23. Atlitán (lac)          | 37. Veracruz                |
| 10. Managua           | 24. Chimaltenango          | 38. Córdoba                 |
| 11. San Salvador      | 25. León (Guanajuato)      | 39. Orizaba                 |
| 12. Guatemala (ville) | 26. Puebla                 | 40. Mexico (ville)          |
| 13. Amantitlán        | 27. Mexico (ville)         | 41. Tuxpan                  |
| 14. Chimaltenango     | 28. Popocatépetl (5 450 m) | 42. Las Coloradas (Cuba)    |



# Avertissement

*Otra vez*, texte intime et témoignage ; incontournable pour saisir la personnalité bien trempée que s'est forgée Ernesto Guevara de la Serna, en compagnie de l'écriture comme complice permanente, où il mêle l'ironie et l'humour à une perception profonde de l'environnement qu'il traverse, suivant son désir ardent de découvrir les terres américaines ; il nous offre une vue panoramique de son propre avenir, imprégné de pensée et d'action.

Comme écrits antécédents de ce journal, citons les chroniques recréées après son premier voyage à travers le continent, publiées par cette même maison d'édition, pleines de vigueur et de jeunesse, où il a transmis « l'impulsion joyeuse qui parvient jusqu'à nous et va se perdre dans l'horizon américain »<sup>1</sup>.

Le journal, qui est ici présenté au lecteur, sous forme de notes, est le prélude à sa formation révolutionnaire

---

1. Ernesto Che Guevara, *Voyage à motocyclette*.

intégrale; à un moment il aurait pu être élaboré sous la forme d'un récit, à l'instar des premières notes. En l'absence de réécriture, pour d'indiscutables raisons, sa publication s'impose toutefois, telle quelle, pour la valeur de son précieux legs historique témoignant de faits décisifs dans la trajectoire du Che à travers « Notre Majuscule Amérique ».

Pour parvenir à une meilleure compréhension du texte, nous présentons une édition complétée par des annexes, où le lecteur pourra s'imprégner du récit et assimiler dans toute sa profondeur le ton réflexif et ponctuel du monde que le jeune homme s'est proposé d'assumer tout au long de sa vie future, en lien permanent avec l'un des événements majeurs du XX<sup>e</sup> siècle, la révolution cubaine.

La passion de l'écriture est accompagnée en permanence de la photographie, complément vital dans son désir d'approfondir la connaissance de son environnement. Dans le texte présenté sont ajoutées des photos inédites du périple<sup>2</sup>, comme témoignage vivant de la multiplicité des expériences accumulées et de son désir de les façonner en images, qui expriment sa grande sensibilité et son enthousiasme à capter tout ce qui le touche.

Archives personnelles du Che

---

2. Elles n'ont pas pu être reproduites dans le présent volume.

# Hommage d'Alberto Granado

Préfacer un livre écrit par un homme dont la vie et l'œuvre le convertissent en modèle d'être humain est une tâche difficile, car on court le risque de céder à la tentation de transformer cet être en un mythe éloigné de la réalité qui l'a entourée durant sa vie. Mais cette difficulté est encore plus grande lorsque celui qui l'écrit a eu le très grand bonheur d'être témoin de la transformation de « rêves de luxurieux voyages » en réalités concrètes.

C'est pourquoi, en tant que partie prenante du milieu qui l'a entouré, ceux qui, comme nous, ont bénéficié de son amitié et ont pu percevoir ses qualités morales et intellectuelles au-dessus de la moyenne, doivent toujours avoir à l'esprit que ce grand ami n'est qu'un homme et seulement un homme, et pas un être mythologique.

C'est en accord avec cet idéal que j'accepte, moi, son ami de toujours – depuis le lointain octobre

1942 – de faire l'introduction de son *Second Journal de voyage à travers l'Amérique latine* qu'il a intitulé de façon prémonitoire *Otra vez*.

Il s'agit d'un récit de vie au long duquel on a affaire à un Ernesto Guevara de La Serna en chair et en os, qui, du haut de ses téméraires vingt-cinq ans, nous montre les diverses facettes d'une personnalité en devenir, qui se propose d'affronter toutes les difficultés, exprimées synthétiquement, au début du voyage avec son ami Carlos Ferrer (Calica): « Deux volontés dispersées se propageant à travers l'Amérique sans savoir précisément ce qu'elles cherchent ni où est le nord. »

Toutefois, à partir du moment où il décide de sortir des sentiers battus qu'on lui offrait au Venezuela, pour partir découvrir et prendre part à la révolution qui était menée à bien au Guatemala, on perçoit déjà la transformation qui s'opère en lui et on acquiert la certitude qu'il a trouvé le chemin qu'il cherchait.

Si son premier périple à travers l'Amérique du Sud lui a permis de renforcer ses convictions sur les différences sociales, et l'a sensibilisé à l'importance de lutter contre, dans son second voyage il consolide ses connaissances politiques et comprend la nécessité de pousser plus loin ses études, pour déterminer avec une plus grande clarté le pourquoi et le comment d'une lutte qui aboutirait à une véritable révolution.

Je revis, avec les yeux du souvenir, cet adieu, au milieu de sa famille et de ses amis, qui y participent sans en

comprendre le pourquoi, mais en se pliant aux formalités d'usage quand on prend congé d'un membre de son groupe ou de sa classe partant à la recherche de nouveaux horizons, bien que, dans ce cas précis, celui qui part le fait en rompant avec toutes les normes du groupe auquel il appartient et en contredisant tous les schémas préétablis.

Je le revois vêtu de l'uniforme militaire argentin, pantalon étroit, chemise rustique, et pataugas aux lacets certainement défaits, non par négligence, mais pour être en accord avec son échelle de valeurs, où l'apparence n'est pas le plus important.

Ainsi, accroché au wagon de deuxième classe, avec son large sourire, levant sa tête à moitié rasée, le « sans le sou Guevara » de toujours, s'éloigne peu à peu du quai de Buenos Aires pour entrer dans l'Histoire.

À partir de ce moment-là, tout au long des pages du *Journal*, apparaissent dans un kaléidoscope hallucinant tout ce qu'il considère digne d'être noté et toujours présents, en symbiose permanente, le styliste littéraire et l'observateur profond.

Suite à sa visite à Bolsa Negra, il fait une description très vivante du paysage qui entoure la mine et il ajoute : « Mais on ne sentait pas la mine frémir. Il manquait la poussée des bras qui tous les jours arrachent leur charge de matériau à la terre et qui pour l'heure étaient à La Paz en train de défendre la Révolution, puisque nous sommes le 2 août, jour de l'Indien et de la Réforme agraire. »

On peut trouver en résumé dans ce paragraphe ce qui pour Ernesto commençait à devenir un axiome : l'importance de l'homme dans toutes les activités de la vie ; mais dit en même temps avec la beauté d'une plume de talent.

Un autre aspect à souligner dans le *Journal*, c'est sa multiplicité précoce, patente dans les nombreuses et diverses activités qu'il pratique pendant la courte période de son voyage.

C'est ainsi qu'il entreprend des tâches aussi différentes que donner une conférence sur les activités d'enseignement à l'université de Buenos Aires ou discourir sur des recherches avec l'éminent physiologiste espagnol P. Suñer, victime des persécutions franquistes.

Commence alors une série d'échanges avec des personnalités avec lesquelles il a discuté et souvent été en désaccord.

Il fait un bilan critique de chacune des entrevues, et on observe avec étonnement la quantité de remarques justes qui se trouvent dans ses analyses, examinées à la lumière de presque un demi-siècle de distance.

En arrivant au Costa Rica, il fait la connaissance de plusieurs exilés politiques, dont deux mèneront une action politique importante dans leurs pays respectifs, arrivant jusqu'à la présidence.

De l'entrevue avec Juan Bosch, le Dominicain, et avec Rómulo Betancourt, le Vénézuélien, surgit

spontanément une question : comment ce jeune inconnu, à l'apparence débraillée, incisif et critique dans le dialogue, a-t-il pu briser le cercle officieux qui les entourait ?

La réponse n'est pas aisée, mais ce qui est sûr c'est qu'il s'est réellement entretenu avec eux, et, lorsqu'il tire les conclusions de ces rencontres, on ne peut pas trouver plus exact.

En quelques mots, il dépeint Bosch tel qu'il a été dans son activité gouvernementale. Pour ce qui est de Betancourt, il anticipe avec un réalisme cru la conduite qu'aura Rómulo, tant dans les années où il sera président du Venezuela que lorsqu'il sera à la tête de la machinerie électorale d'*Acción Democrática*, d'où il a livré les grandes richesses de son pays aux multinationales des États-Unis.

Le *Journal* n'est pas dénué de notes de gaieté et de vitalité et, à côté de l'homme d'idées, on trouve un garçon vigoureux, plein d'énergie, sensible à la présence féminine, capable de donner un peu de tendresse et de réconfort à « la petite métisse Socorro » sans se trahir lui-même et en jugeant l'aventure avec d'authentiques nuances.

Les passages décrivant son séjour au Mexique sont d'une extraordinaire importance par leur diversité d'intérêts et de facettes. Il visite des musées, admire les fresques d'Orozco, Rivera, Tamayo et Siqueiros, et il parcourt les fascinantes pyramides aztèques, sans

oublier ses véritables objectifs. À sa fascination pour la culture mexicaine, s'ajoute une touche déterminante et irréversible, lorsqu'il écrit qu'il aura « une vie de prolétaire ».

Ainsi ne se laisse-t-il pas tenter par les aides que lui offrent les Ulises Petit de Murat, Hilda, Petrona, sa propre tante Beatriz, qui le mèneraient vers un chemin bourgeois. Il reste dans son statut prolétaire avec « l'enchaînement habituel d'espoirs et de déconvenues » qui caractérisent la vie de cette classe durant la lutte pour la prise du véritable pouvoir.

Cette attitude nouvelle face aux problèmes politiques qui l'entourent, est clairement exposée dans une discussion, qu'il retranscrit, avec un groupe d'exilés argentins au Mexique. Ces derniers voulaient envoyer un message de soutien au nouveau gouvernement argentin, apparu après le renversement de Perón. Lors de cette réunion, Ernesto demande qu'avant de soutenir ledit gouvernement « on attende qu'il réalise des actes concrets tels que la démocratie syndicale et la gestion économique ».

Joint à son esprit prolétaire, apparaît en lui, plus puissant que jamais, un grand sens de la solidarité : de la même façon que, lors de son premier voyage, il a partagé sa couverture avec un couple d'ouvriers dans la nuit froide du haut plateau chilien, maintenant au Mexique, malgré la pénurie économique dont il souffre, il cherche et obtient de l'argent (cent cinquante

dollars) pour aider son ami El Patojo, à qui il conseille de retourner au Guatemala auprès de sa mère qui a besoin de son soutien économique et affectif.

Dans les dernières pages, on trouve parfaitement profilées les trois grandes lignes de conduite qui ont marqué sa vie durant ses cinq premiers lustres. Sa passion et sa compétence pour la science; sa déambulation parmi des voyageurs curieux et l'étude de la nature et des civilisations en compagnie de ses amis et, troisièmement, le besoin de participer à une véritable révolution.

Pour illustrer ce qui précède, on peut apprécier ses commentaires à propos de la présentation à Guanajuato de son travail sur l'allergie, lorsqu'il examine la possibilité de faire de la recherche scientifique et une médecine humaine.

Durant cette période, alors qu'il commente également son avenir, il fait référence à une supposée réunion à Caracas avec les Granados, et même s'il l'envisage comme possibilité, il s'agit plutôt d'une pensée fugace et d'une concession à l'appel de ses amis que d'une ferme résolution. Il est clair, et surtout pour moi, que sa façon d'agir et de penser diffère déjà beaucoup de celle du Fuser de 1952 avec qui j'ai partagé des moments inoubliables. Son désir de voyager et de faire de la recherche reste présent, mais on sent la ferme conviction de ne plus vouloir être à moitié scientifique, à moitié bohème, à moitié révolutionnaire, mais de se préparer à fond pour un grand pas décisif.

Par les hasards de la vie, dans ce dur mois d'août, il fait la connaissance de Fidel, en qui il trouve l'élan et le soutien dont il avait besoin.

C'est pourquoi si l'on disait que dans son *Journal* il y a peu d'espace pour la description d'une rencontre aussi importante dans l'avenir, est-ce que je serais dans l'erreur en pensant qu'au moment d'écrire ces lignes il s'est dit à lui-même, en paraphrasant le Maître: *Il y a des choses qui doivent être faites en silence... ?*

Alberto Granado  
La Havane, août 1998

Second voyage  
à travers l'Amérique latine

Le soleil nous tapait timidement dans le dos tandis que nous parcourions les coteaux pelés de la Quiaca. Je revoyais mentalement les derniers événements. Ce départ avec tant de monde, quelques pleurs au milieu, le regard étonné des gens de seconde classe qui voyaient une profusion de beaux vêtements, de manteaux de peau, etc., pour dire adieu à deux *snobs* à l'apparence étrange et chargés de paquets. Le nom de mon compagnon a changé, Alberto<sup>3</sup> s'appelle désormais Calica; mais le voyage est le même: deux volontés dispersées se propageant à travers l'Amérique sans savoir précisément ce qu'elles cherchent ni où est le Nord.

---

3. Il se remémore son ami Alberto Granado, qui l'a accompagné dans son premier périple à travers quelques pays d'Amérique latine, et il mentionne Carlos Ferrer (Calica), son compagnon lors de ce second voyage sur le continent, qui débute le 7 juillet 1953.

Autour des collines pelées une brume grise donne ton et vigueur au paysage. Devant nous un filet d'eau sépare les territoires de la Bolivie et de l'Argentine. Sur un petit pont minuscule traversé par les voies du chemin de fer les deux drapeaux se dévisagent, le bolivien neuf et aux couleurs vives, l'autre, vieux, sale et déteint, comme s'il avait commencé à comprendre la pauvreté de son symbolisme.

Nous discutons avec des gendarmes qui nous disent qu'un Cordouan d'Alta Gracia, le village de notre enfance, travaille avec eux. C'est Tiqui Vidora, un de mes camarades de jeux d'enfant. Étranges retrouvailles dans le coin septentrional de l'Argentine.

C'est le mal de tête et l'asthme, intransigeants, qui m'ont obligé à ralentir. À cause de ça on a passé trois jours particulièrement ennuyeux dans le petit village jusqu'à ce que nous levions l'ancre en direction de La Paz.

L'information selon laquelle nous voyagions en seconde classe provoquait une indifférence immédiate à l'égard de notre voyage. Il est encore important de savoir qu'il peut y avoir un bon pourboire, ici comme partout.

Une fois sur le territoire bolivien, après une fouille superficielle de la douane argentine et chilienne, nous avons continué sans problème.

Depuis Villazón le train roule avec indolence vers le nord, entre des collines, des ravins et des routes d'une aridité absolue. Le vert est une couleur taboue.

Le train émiette sa répugnance sur les pampas arides où le salpêtre commence à faire son apparition, mais la nuit tombe et tout se perd au milieu d'un froid qui peu à peu s'insinue partout. Nous avons maintenant une cabine mais, malgré tout, malgré les couvertures supplémentaires, un froid ténu s'infiltré jusque dans nos os.

Le lendemain matin, nos bottes sont gelées et produisent une sensation désagréable sur les pieds.

L'eau des lavabos et même celle des carafes a gelé.

Décoiffés et le visage sale nous allons au wagon-restaurant avec une certaine méfiance, mais les visages de nos compagnons de voyage nous rassurent pour de bon.

À quatre heures de l'après-midi le train arrive à la faille où est sise La Paz. Une ville petite mais très jolie s'éparpille sur le terrain accidenté du fond, avec pour sentinelle la figure toujours enneigée de l'Illimani. L'étape finale de quelques kilomètres met plus d'une heure à s'achever. Le train donne l'impression qu'il va échapper par la tangente à la ville, lorsqu'il tourne et poursuit sa descente.

C'est un samedi après-midi et les gens à qui nous sommes recommandés sont très difficiles à trouver, si bien que nous en profitons pour nous changer et nous débarrasser de la crasse du voyage.

Le dimanche nous commençons à solliciter nos hôtes et à nous mettre en relation avec la colonie argentine.